



POINT DE VUE

Vers un nouveau modèle pour l'enseignement du journalisme

À une époque où se multiplient les exhortations et interrogations sur l'avenir des écoles de journalisme, le propos de Dan Gillmor s'inscrit clairement dans l'approche techno-entrepreneuriale de ce thème. Il soulève cependant une question plus large : à l'image des sciences politiques, dont beaucoup d'étudiants ne se destinent pas à la politique, l'enseignement du journalisme gagnerait-il à repenser sa portée comme celle d'une formation générale de haut niveau ? Par **Dan Gillmor**

Acceptant une distinction de l'école de journalisme de l'Arizona State University en 2008, l'ancien présentateur de PBS *NewsHour*, Robert MacNeil, affirma qu'une formation en journalisme était probablement « la meilleure formation générale qu'un citoyen américain puisse recevoir » aujourd'hui. Peut-être voulait-il plaire à son public, au moins dans une certaine mesure. Beaucoup d'autres sortes de programmes de premier cycle pourraient prétendre à une valeur similaire – un solide diplôme dans les

humanités, quel que soit son champ de spécialisation, a beaucoup de mérite.

Cependant, il n'y a aucun doute sur le fait qu'un diplôme en journalisme, s'il est bien préparé, est une excellente base pour l'avenir d'un étudiant dans n'importe quel champ, pas seulement celui des médias. Et même si MacNeil force le trait, son propos devrait pousser les enseignants en journalisme à réfléchir à leur rôle dans un monde où la raison d'être de ces programmes est de plus en plus obscure.

Notre raison d'être est mise en question en grande partie parce que le pipeline d'emplois du passé, une progression menant de l'école aux emplois dans les médias et les secteurs voisins, est, au mieux, compromis. Nous génerons toujours des jeunes diplômés qui partent trouver un premier emploi dans les médias, en particulier dans l'audiovisuel – mais où est leur voie de carrière à partir de là ? Elle n'est pas claire dans une ère où les emplois traditionnels du journalisme disparaissent à un rythme rapide, même si les emplois non traditionnels se développent.

Si nos étudiants ne comprenaient ou n'appréciaient pas ces principes, rien d'autre de ce que nous pourrions faire n'aurait vraiment d'importance.

Les médias traditionnels se sont adaptés par à-coups à la collision des technologies. Les écoles de journalisme, considérées globalement, ont été encore plus lentes à réagir aux changements majeurs de ce métier et de ses pratiques économiques. Ce n'est que récemment qu'elles ont intégré les technologies numériques dans leur travail avec les étudiants comptant entrer dans des médias traditionnels. Trop peu aident les étudiants à comprendre qu'ils pourraient bien avoir à inventer leurs propres emplois, et encore moins les aident à le faire.

Cependant, l'enseignement du journalisme pourrait et devrait avoir un long, et même prospère avenir si les enseignants adoptent quelques changements fondamentaux qui reconnaissent les réalités du XXI^e siècle.

Nul ne m'a demandé de diriger une école de journalisme. C'est sans aucun doute judicieux. Cependant, si je me trouvais dans cette position, je demanderais à mes collègues enseignants de réfléchir à certaines transformations assez considérables de notre façon de

travailler. Comme mon parcours se situe dans la pratique, pas dans la recherche, je vais tout d'abord aborder l'enseignement de premier cycle. Je ferais ensuite quelques suggestions sur la façon selon laquelle nous pourrions aborder la recherche dans les études supérieures, une composante vitale de beaucoup de nos institutions qui est aussi, on peut l'espérer, ouvert à quelques ajustements.

Les programmes de premier cycle

Nous commencerions avec quelques principes de base d'un journalisme respectable et de haute qualité – comme la rigueur, l'exactitude, la curiosité, l'indépendance et la transparence – et nous les placerions au cœur de tout le reste. Si nos étudiants ne comprenaient ou n'appréciaient pas ces principes, rien d'autre de ce que nous pourrions faire n'aurait vraiment d'importance.

Nous mettrions en avant les diplômés de premier cycle en journalisme comme de remarquables programmes dans le champ des humanités. Ceci commencerait dès la phase d'admission, où nous suggérerions aux étudiants éventuels (et à leurs parents, qui payent probablement les factures) qu'un diplôme en journalisme est une base presque idéale pour de nombreuses sortes de carrières, dont l'une est le journalisme. Par exemple, ceux qui poursuivent leurs études dans une faculté de droit apportent avec eux la capacité d'écrire clairement, une compétence estimée dans les cercles légaux.

Cependant, le journalisme resterait le cœur de notre programme, comme la meilleure façon pour développer des sortes de compétences qui s'appliquent plus largement.

Sauf exception, les journalistes et d'autres professionnels travaillent au sein d'équipes dont les membres ont des connaissances et des compétences dissemblables. Il n'est jamais trop tôt pour favoriser le travail d'équipe interdisciplinaire. Nous encouragerions donc, et dans certains cas imposerions, les apprentissages et les pratiques interdisciplinaires. Nous favoriserions des partenariats avec les programmes en gestion, informatique, cinéma, sciences politiques, droit, design et

autres. L'objectif serait à la fois de développer nos propres projets et d'être une ressource centrale, à l'échelle de la communauté, pour l'avenir des médias locaux. J'y reviendrai plus loin.

Les journalistes de l'avenir devront – pas pourront – travailler avec des programmeurs. Ils n'ont pas besoin de devenir des programmeurs, même si je suis persuadé que tout le monde devrait au moins suivre un bref cours de JavaScript. Mais il est vital pour les journalistes de savoir communiquer avec les programmeurs (nous encouragerions aussi les diplômés de premier cycle en informatique à devenir des étudiants en journalisme de second cycle pour contribuer à la création des médias de demain).

Qui plus est, comprendre les principes de base du code informatique offre une fenêtre sur un mode de pensée que chacun a besoin de saisir dans le monde moderne. Le célèbre investisseur Marc Andreessen, qui a aidé à inventer le premier navigateur internet commercial, disait que « *le logiciel est en train de manger le monde* », une référence au fait que le code informatique s'intègre de plus en plus à tout ce que nous touchons et aux services que nous utilisons. Les journalistes doivent savoir ce que ça implique.

Dans le même ordre d'idées, nous avons désespérément besoin de journalistes qui comprennent les statistiques de base, en particulier en ce qui concerne les enquêtes par sondage, ainsi que les fondements de la méthodologie scientifique. Une école de journalisme moderne peut aider à les fournir, et nous n'en avons jamais eu un tel besoin. Pour le dire clairement, les journalistes sont souvent nuls en maths, et ça se manifeste de façon embarrassante.

Par exemple, la couverture médiatique des risques est grossièrement biaisée par des choses qui, statistiquement, sont extrêmement rares dans notre société – le terrorisme en est un

exemple manifeste – alors que la couverture de choses beaucoup plus dangereuses est modeste ou ennuyeuse. Nous induisons notre public en erreur et nous ne rendons pas service à la société.

L'une des absurdités des organisations médiatiques au cours du dernier demi-siècle est l'ignorance des journalistes, souvent encouragée par leurs patrons, quant au fonctionnement économique de leur entreprise. Cette séparation entre l'« église » et l'« État » avait des fondements bien intentionnés, mais elle était paternaliste et, comme nous le voyons maintenant, contre-productive. Les écoles de journalisme devraient exiger de tous les étudiants qu'ils comprennent les concepts de la gestion, en particulier ceux ayant trait aux médias.

Il ne s'agit pas seulement de remédier à l'ignorance de longue date des questions de gestion dans ce métier, mais également de reconnaître que les étudiants d'aujourd'hui seront parmi les personnes qui développeront les modèles d'affaires du journalisme de demain. Un programme que je dirigerais aiderait les étudiants à se familiariser avec les modèles à but lucratif et non lucratif, et leur permettrait également de se familiariser avec la publicité, le marketing, les réseaux sociaux et l'optimisation pour les moteurs de recherche, entre autres éléments.

Parallèlement, nous intégrerions l'esprit d'entreprise dans notre programme. Nous ne devrions pas nous attendre à ce que tous les étudiants, ni même beaucoup d'entre eux, ne créent leur propre entreprise, mais nous devons les aider à comprendre et à apprécier la culture des jeunes entreprises, car même les entreprises traditionnelles sont obligées d'adopter des pratiques entrepreneuriales en interne.

L'Arizona State University, où je travaille, fait partie des établissements qui s'y consacrent et les premières expériences sont encoura-

*Pour le dire clairement,
les journalistes sont
souvent nuls en maths,
et ça se manifeste de
façon embarrassante.*

geantes. À la City University de New York (CUNY), Jeff Jarvis a recueilli (et créé) certaines des meilleures pratiques sur la façon d'introduire une culture entrepreneuriale dans les programmes d'études ; le Centre Town-Knight pour le journalisme entrepreneurial de la City University est le plus avancé et le mieux financé des efforts dans ce sens.

Aujourd'hui, j'espère que nous pourrons sauver le journalisme avec 500 000 petites entreprises et quelques grandes.

Quand je parle d'« entrepreneuriat », je ne parle pas seulement du style de développement commercial de la Silicon Valley, où l'objectif est généralement une hypercroissance avec un coût marginal hyper réduit. Je parle aussi de ce que les investisseurs en technologie décrivent comme des « activités assurant

un style de vie » (lifestyle businesses), ce type d'entreprise pouvant soutenir quelques personnes, voire quelques dizaines, de manière durable. Il y a quelques années, je pensais que nous sauverions le journalisme avec 50 grandes entreprises nouvelles. C'était absurde, je m'en rends compte maintenant. Aujourd'hui, j'espère que nous pourrons sauver le journalisme avec 500 000 petites entreprises et quelques grandes. Nous aurons besoin de personnes avec un esprit d'entreprise pour chacune d'elles.

L'environnement des entreprises – petites ou grandes – est en partie formé par les données. Nous souhaiterions peut-être qu'il en soit autrement, et nous devrions être profondément préoccupés par les implications du *Big Data* pour la vie privée, mais nous n'avons d'autre choix que de montrer aux étudiants comment les données sont générées, collectées, manipulées et, généralement, utilisées pour prendre des décisions dans une organisation médiatique moderne.

Les écoles de journalisme ne devraient pas être des avant-postes dans des îlots universi-



Cours de journalisme à New York à la fin des années 1940 (photo : D.R.)

taires, séparés de leurs communautés, en particulier lorsque les organisations de médias traditionnels se fanent et s'effondrent. Nos étudiants font du vrai journalisme, leur travail devrait être largement disponible dans la communauté, en particulier quand il comble les trous laissés par le rétrécissement des médias traditionnels. À l'Arizona State University, le *Cronkite News Service* couvre tous les types de sujets que les organismes de presse locaux abordent rarement, mettant ainsi le travail de nos étudiants à la disposition de ces organisations. Nous adoptons le modèle de l'hôpital universitaire – une approche par la pratique – et le recommandons à toute école disposant des structures appropriées.

Nous travaillerions en partenariat avec les médias locaux lorsque c'est possible et leur ferions concurrence si nécessaire. Simultanément, nous conseillerions et entraînerions les journalistes non professionnels (*citizen journalists*) pour qu'ils comprennent et appliquent les principes solides et les meilleures pratiques journalistiques. Ils vont devenir une partie essentielle de l'écosystème du journalisme local et, à l'instar du *Centre for Community Journalism* de l'Université de Cardiff, nous devrions aller vers eux pour leur montrer comment nous pouvons les aider.

Les compétences journalistiques sont au cœur de la culture médiatique, et l'initiation aux médias ferait partie de notre mission. Nous nous efforcerions de persuader l'université que chaque étudiant sur le campus devrait acquérir des principes et aptitudes de compréhension des médias avant de recevoir son diplôme, de préférence durant la première année.

Sur le campus de Stony Brook à l'Université d'État de New York, l'école de journalisme a reçu un mandat spécial de ce type (je donne deux cours d'initiation aux médias en ligne à l'Arizona State et j'ai dirigé un vaste cours en ligne ouvert (MOOC) sur le sujet ; il a at-

tiré des milliers de personnes du monde entier).

Nous créerions un programme du même genre pour les membres de la communauté, à commencer par les enseignants scolaires. Notre objectif serait d'aider les écoles de notre zone géographique à intégrer l'éducation aux médias à tous les niveaux de l'enseignement, non seulement au collège mais également au primaire et au secondaire. Nous proposerions des ateliers, des conférences et des formations en ligne. Au-delà de la communauté éducative, nous l'offririons aux parents concernés qui se sentent dépassés par le déluge de médias, afin de les aider à devenir de meilleurs consommateurs de médias et de leur donner les moyens d'aider leurs enfants.

Ce sont là quelques-unes des initiatives que j'encouragerais dans une formation au journalisme de premier cycle moderne. Elles soulèvent une question évidente : si nous ajoutons ceci ou cela à notre programme, que devrions-nous laisser tomber ? Dans certains cas, tels que les compétences en données, la solution pourrait être de proposer des cours optionnels. D'autres, comme l'entrepreneuriat, pourraient être plutôt englobés à l'intérieur des cours principaux. Mais je ne prétends pas qu'il s'agit d'un problème facile : la quantité limitée est le temps.

Les programmes d'études supérieures

Aux États-Unis, les programmes de journalisme de second et troisième cycle se divisent en deux domaines principaux. Le premier, normalement entrepris au niveau de la maîtrise, est la pratique. L'autre, généralement dans les programmes de doctorat, est la recherche. Nous avons besoin des deux, mais nous avons probablement besoin de plus de recherche.

L'Arizona State University propose un programme de maîtrise visant à former les participants à devenir des journalistes travaillant au plus haut niveau. Quelques-uns sont des journalistes en milieu de carrière, mais la

Ils soulèvent une question évidente : si nous ajoutons ceci ou cela à notre programme, que devrions-nous laisser tomber ?

plupart d'entre eux arrivent directement de programmes de premier cycle ou d'autres secteurs de la population active. Ils reçoivent une formation approfondie dans les aptitudes et le développement de l'expertise centrale du journalisme. D'autres programmes d'études supérieures de ce type sont assez courants, mais certains délimitent des domaines plus étroits, mais indispensables, tels que l'entrepreneuriat et les médias sociaux.

Nous ne sommes pas les seuls à pouvoir le faire, mais nous sommes peut-être parmi les mieux équipés.

Les écoles de journalisme devraient également proposer des *masters* combinés avec d'autres programmes universitaires. Un diplôme d'études supérieures en journalisme et en médecine donnerait à l'étudiant les connaissances nécessaires pour devenir journaliste médical ou spécialiste en communication dans le domaine médical. Il existe de nombreux sujets pour lesquels cette approche pourrait également bien fonctionner.

Et il est important, comme indiqué au début, que les diplômés en journalisme regardent au-delà du journalisme pour saisir les opportunités les plus larges – et nous pouvons aider à ceci. Par exemple, les organisations non gouvernementales et les organisations défendant des intérêts collectifs recrutent de plus en plus de journalistes pour leurs besoins de communication. Une école de journalisme pourrait proposer une maîtrise d'un an, donnant ainsi aux personnes qui envisagent

d'aller dans cette direction les compétences spécifiques dont elles ont besoin pour ces domaines en pleine croissance. C'est un marché potentiel important.

L'autre domaine vital pour les formations supérieures est bien entendu la recherche. Je ne plaide pas uniquement pour la recherche dans des domaines spécifiques à ce secteur. La recherche pure a conduit à des percées vitales dans de nombreux domaines (mais rarement, voire jamais, dans le journalisme à ma connaissance) et nous ne devrions pas la délaissier. Dans notre école imaginaire, nous encouragerions un programme de recherche ayant des liens profonds avec les principaux problèmes des médias d'aujourd'hui. Plus que jamais, nous avons besoin de données solides et d'analyses rigoureuses. Heureusement, des quantités sans précédent de données jaillissent du champ des médias aujourd'hui. (J'insisterais également pour que les membres du corps professoral traduisent leurs recherches dans un langage accessible à la moyenne des lecteurs, à côté de la prose dense, voire impénétrable, qui ne peut être comprise que par les lecteurs de revues scientifiques.)

Les propositions ci-dessus suggèrent une mission beaucoup plus large pour les écoles et les programmes de journalisme que celle qu'ils avaient auparavant – et de grandes opportunités. Le besoin pour ce genre de formation n'a jamais été aussi grand. Nous ne sommes pas les seuls à pouvoir le faire, mais nous sommes peut-être parmi les mieux équipés. ■

Dan Gillmor est professeur à la Walter Cronkite School of Journalism and Mass Communication de l'Arizona State University¹

¹ Cet article, dont la version anglaise est parue dans *Journalism Practice*, est adapté de son livre *Mediactive*, disponible en accès libre sur le site mediactive.com.